

# Un Rêve

## Nouvelle mystérieuse

### Tourguenev

Traduction française  
de Michel Delines.



### Gloubik Éditions

### 2021

Ce conte fantastique a été publié dans  
*La vie mystérieuse* n°20, 21, 22, 23, 24, 26,  
27. (automne-hiver 1909-1910)

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre.

# LA VIE MYSTÉRIEUSE



DIRECTEUR : Professeur DONATO

ASTROLOGIE

MAGIE  
CARTOMANCIE — CHIROMANCIE — GRAPHOLOGIE — SPIRITISME

MAGNÉTISME

REDACTION ET ADMINISTRATION  
22, rue N.-D. de Recouvrance, Paris-D.

MAGASIN DE VENTE  
15, rue Dareau, Paris-14<sup>e</sup>

## UN RÊVE, par TOURGUENEV

(Traduction française de MICHEL DELINES)



Un nègre de haute taille le touche légèrement dans le dos (page 306)



# I

Dans ce temps, j'habitais avec ma mère une petite ville maritime. J'avais dix-sept ans révolus, et ma mère n'en comptait pas encore trente-cinq : elle s'était mariée toute jeune.

J'entrais dans ma septième année lorsque mon père mourut, et cependant je me le rappelais très distinctement.

Ma mère était une petite femme blonde : son visage charmant était toujours empreint de tristesse : elle parlait lentement, d'une voix faible, avec des gestes effarouchés. Elle avait été renommée dans sa jeunesse pour sa beauté, et elle resta jolie et séduisante jusqu'à son dernier jour. Je n'ai jamais vu des cheveux plus fins ni plus

souples, des mains plus mignonnes. Je l'adorais, et elle m'aimait.

Pourtant notre vie ne coulait pas gaie-ment : ma mère semblait subir un malheur mystérieux, irréparable, qu'elle n'avait pas mérité et qui rongait sans cesse la racine même de son existence.

Le chagrin que lui avait causé la mort de mon père ne suffisait pas pour expliquer cette tristesse accablante, bien que sa douleur fût grande, car elle l'avait aimé passionnément et chérissait saintement sa mémoire. Non ! il y avait dans son affliction un mystère que je ne pouvais pénétrer, mais que je sentais, que je sentais d'une manière vague et forte en même temps, chaque fois que mon regard se posait sur les yeux immobiles et calmes de ma mère, sur ses lèvres si belles et immobiles aussi, pressées sans amertume, mais qui semblaient figées pour toujours.

J'ai dit que ma mère m'aimait : cependant, il y avait des moments où elle me repoussait, où ma présence lui était devenue pénible, même insupportable. Elle semblait ressentir tout à coup une répulsion involontaire pour moi, sentiment dont elle avait horreur l'instant d'après, et, avec des larmes de repentir, elle me serrait sur son cœur.

J'attribuais ces mouvements d'aversion à l'état maladif de ma mère et à son chagrin... Il est vrai qu'ils auraient pu être occasionnés par les accès étranges d'humeur méchante et de désirs criminels qui s'emparaient quelquefois de moi... Mais ces crises ne survenaient jamais dans les moments où elle me prenait en grippe.

Elle était toujours vêtue d'une robe noire, comme si elle portait le deuil. Nous vivions dans une certaine aisance, bien que n'entretenant point de relations.

## II

Ma mère avait concentré sur moi toutes ses pensées, tous ses soins. Sa vie s'était fondue dans la mienne.

Une intimité aussi étroite entre parents et enfants n'est pas toujours à l'avantage de ceux-ci... Elle leur est, au contraire, le plus souvent nuisible.

Enfin, j'étais fils unique... et les enfants qui n'ont ni frères ni sœurs se développent pour la plupart d'une manière irrégulière. Leurs parents, en les élevant pensent à eux-mêmes autant qu'à leur descendant... Rien de plus mauvais en fait d'éducation.

Je n'étais pourtant ni gâté ni endurci, deux extrêmes dans lesquels tombent facilement les fils uniques : mais mon système nerveux avait été prématurément ébranlé, et ma



santé était faible, comme celle de ma mère, à qui je ressemblais beaucoup de visage.

J'évitais la société des enfants de mon âge et je fuyais en général les hommes : je parlais fort peu, même avec ma mère.

J'aimais, par-dessus tout, la lecture, et encore plus à me promener tout seul et à rêver, rêver...

À quoi rêvais-je ?... C'est difficile à dire : quelquefois je croyais tout à coup me trouver devant une porte entr'ouverte, derrière laquelle se dérobaient des mystères impénétrables. Je restais dans l'attente, stupéfait, sans pouvoir me décider à franchir le seuil de cette porte et sans cesser de me demander ce qui se passait là, tout près de moi... et j'attendais toujours dans une sorte de transe où je finissais par m'endormir. si j'avais été poète, j'aurais sans doute exprimé

cet état d'âme dans des vers : si j'avais été porté à la dévotion, je serais peut-être entré dans un couvent : mais je n'étais ni poète ni pieux et je passais mon temps à rêver dans une vague attente.

### III

Je viens d'avouer qu'il m'arrivait de m'endormir sous l'obsession de pensées et de rêveries indéfinissables. Je dormais beaucoup d'habitude, et les songes jouaient un rôle important dans ma vie : toutes les nuits j'avais des rêves. Je ne les oubliais point, je leur prêtais une signification, je les prenais pour des avertissements, et je m'efforçais de pénétrer leur sens mystérieux : quelques-uns de ces songes se répétèrent à plusieurs reprises, ce qui m'a toujours surpris et paru très étrange.

Voici le rêve qui m'impressionna le plus vivement :

Je suis transporté dans une rue étroite et mal pavée d'une vieille ville, entre de hautes maisons aux toits pointus.

Je flâne, et, tout en flânant, je cherche mon père qui n'est point mort, mais qui se cache de nous, et qui demeure dans une de ces maisons.

Je me glisse sous une porte cochère, basse, obscure : je traverse une longue cour, et je pénètre enfin dans une petite chambre éclairée par deux fenêtres rondes.

Au milieu de cette pièce, je vois mon père dans une robe de chambre : il fume sa pipe. Il ne ressemble nullement à mon véritable père. Il est de haute taille, maigre, brun : un nez en corbin, des yeux ternes et perçants : on lui donnerait quarante ans.

Il est mécontent de voir que j'ai découvert sa retraite : je ne suis pas satisfait non plus de cette rencontre et je me tiens debout devant lui, dans une grande perplexité. Il se détourne à demi, marmotte quelque chose et marche dans la chambre à petits pas... Puis il s'éloigne de moi en marmottant toujours et me jette des regards par-dessus l'épaule... La chambre s'élargit et se perd dans le brouillard.

J'ai horriblement peur en pensant que je viens de perdre mon père encore une fois : je m'élançai à sa poursuite, — mais je ne le vois plus : — seulement j'entends son grognement d'ours.

Mon cœur défaille... je me réveille et je suis longtemps avant de pouvoir me rendormir.

Je passai toute la journée du lendemain

à me rappeler tous les détails de ce rêve, sans parvenir à me l'expliquer.

## IV

Nous étions au mois de juin. La ville que nous habitions s'animait à ce moment de l'année. Un grand nombre de vaisseaux mouillaient dans son port, et une foule d'étrangers se montraient dans ses rues.

J'aimais à flâner sur ces quais, devant les cafés et les hôtels, pour voir les physionomies variées des matelots et des voyageurs assis sous les tentes, autour de petites tables blanches, sur lesquelles se trouvaient des cruches d'étain pleines de bière.

Un jour, en passant près d'un café, je remarquai un homme qui absorba aussitôt toute mon attention.

Il portait une longue souquenille noire et un chapeau de paille enfoncé sur ses yeux. Il était assis immobile, les mains croisées sur sa poitrine. Les boucles clairsemées de ses cheveux noirs retombaient jusque sur son nez : ses lèvres fines pressaient le bout du tuyau d'une courte pipe.

À qui ressemblait cet homme ? Chaque trait de son visage jaune et basané, toute sa personne, étaient si fortement empreints dans ma mémoire, que je m'arrêtai involontairement devant lui en me demandant : « Quel est cet homme, et où l'ai-je vu ? »

Il sentit sans doute mon regard fixé sur lui et leva sur moi ses yeux noirs et perçants.

« Ah ! » criai-je malgré moi.

Cet homme était le père qui m'était apparu dans mes songes. Mon premier mouvement fut de me demander si je dormais en-

core.

Mais non !... Il fait jour, autour de moi la foule va et vient : le soleil brille joyeusement dans le ciel bleu, et j'ai devant moi non pas un fantôme, mais un homme vivant.

Je m'approche d'une table vide, je demande un bock, le journal, et je m'assieds à une faible distance de cet être énigmatique.

## V

Je pris le journal et le dépliai devant moi pour examiner à mon aise l'inconnu derrière cet abri.

Il restait presque sans mouvement : de temps à autre il relevait su tête penchée en avant. Évidemment il attendait quelqu'un.

Je l'observais sans relâche.

Parfois il me semblait que j'étais la dupe de mon imagination, que cette ressemblance n'existait pas, que je me laissais aller à-un égarement à demi involontaire de ma fantaisie... Mais à peine cet homme se retournait-il sur sa chaise ou remuait-il légèrement sa main, qu'aussitôt je retenais avec peine une exclamation, et de nouveau je reconnaissais distinctement mon père, tel qu'il m'était apparu dans mes rêves.

Enfin l'inconnu s'aperçut de l'insistance avec laquelle je le regardais : il en parut surpris d'abord, puis dépité, et, jetant un coup d'œil de mon côté, il fit mine de se lever. Ce mouvement fit tomber une petite canne appuyée contre la table.

Je ne fis qu'un bond de ma place : je ramassai la canne et je la lui tendis. Mon cœur battait à se rompre.



Il me remercia, mais son sourire était forcé : il approcha son visage du mien, releva ses sourcils et entr'ouvrit les lèvres, comme si quelque chose venait de le frapper.

« Vous êtes très poli, jeune homme, dit-il tout à coup d'une voix sèche, aiguë et nasillarde : — de nos jours c'est très rare... Permettez-moi de vous en féliciter : vous avez reçu une excellente éducation. »

Je ne me rappelle pas ce que je lui répondis, mais nous entrâmes en conversation.

J'appris qu'il était mon compatriote, qu'il revenait d'Amérique où il avait passé plusieurs années et où il se disposait à retourner. Il se dit le baron de \*\*\* je ne distinguai pas bien son nom.

Comme le « père de mes rêves », il finissait ses phrases en marmottant entre ses dents des paroles inintelligibles.

Il exprima le désir de connaître mon nom. Lorsque je le lui eus décliné, il parut réfléchir un instant, puis il me demanda depuis quand je me trouvais dans cette ville, et si j'étais seul.

Je répondis que je demeurais avec ma mère.

« Et votre père ?

— Mon père est mort depuis longtemps ? »

Il s'enquit alors du petit nom de ma mère, et, dès qu'il l'entendit, partit d'un éclat de rire embarrassé dont il s'excusa aussitôt en disant que c'était un tic américain, et que, du reste, il était un grand original.

Il me questionna de nouveau pour savoir où se trouvait notre maison. Je la lui indiquai.

## VI

L'émotion qui s'était emparée de moi au commencement de notre conversation commençait à se calmer peu à peu : je m'étonnais seulement de cet étrange rapprochement.

Je n'aimais pas le sourire avec lequel le baron m'interrogeait : je n'aimais pas non plus l'expression de ses yeux, ils avaient l'air de vouloir me transpercer... Il y avait dans leur regard quelque chose qui tenait de la bête féroce et du protecteur... quelque chose de pénible. Je n'avais pas vu ces yeux-là dans mes rêves.

Le visage du baron était étrange ! Un visage flétri, fatigué et conservant malgré tout un air de jeunesse qui frappait désagréablement.

Le « père de mes rêves » n'avait pas non plus la balafre qui coupait obliquement tout le front de ma nouvelle connaissance : je n'aperçus cette balafre qu'en approchant le baron de très près. Je venais à peine de donner le nom de notre rue et le numéro de notre maison, lorsqu'un nègre de haute taille, drapé dans un manteau qui l'enveloppait jusqu'aux sourcils, vint vers le baron et le toucha légèrement dans le dos.

Mon interlocuteur se retourna et s'écria :

« Ah ! Enfin ! »

Et, m'adressant un léger salut de la tête, il entra dans le café : le nègre le suivit.

Je restai sous la tente avec l'intention d'attendre la sortie du baron pour lui parler de nouveau. — En réalité, je ne savais pas trop ce que j'avais à lui dire. — Je voulais vé-

rifier encore une fois ma première impression.

Mais une demi-heure passa... une heure... le baron ne sortait pas.

J'entrai dans le café et je parcourus toutes les salles sans apercevoir nulle part ni le baron ni le nègre... Ils étaient évidemment sortis tous les deux par la porte de derrière.

Je commençais à ressentir un grand mal de tête et, pour me rafraîchir, je fis un tour au bord de la mer, en suivant la plage, jusqu'à un grand parc planté il y a deux cents ans.

Après m'être promené deux heures à l'ombre des chênes et des platanes gigantesques, je me décidai à rentrer chez moi.

## VII

Comme j'allais traverser le vestibule, la femme de chambre courut au-devant de moi, toute bouleversée.

À l'expression de son visage, je compris tout de suite qu'il s'était passé quelque chose de fâcheux en mon absence.

En effet, elle m'apprit qu'une heure auparavant, on avait entendu un cri effrayant, qui partait de la chambre de ma mère : elle était accourue et avait trouvé sa maîtresse étendue à terre, dans un évanouissement qui dura plusieurs minutes. Quand ma mère reprit connaissance, elle avait un air étrange, tout effaré : elle dut se mettre au lit. Elle ne prononça pas une parole, ne répondit à aucune des questions qui lui furent adressées et ne cessait tout le temps de jeter en frissonnant des regards inquiets autour d'elle.

La femme de chambre avait aussitôt fait demander un médecin par le jardinier. Le docteur vint, ordonna un calmant, mais ne put obtenir un seul mot de la malade.

Le jardinier assurait qu'immédiatement après que ma mère eut poussé ce cri terrible, il avait vu dans le jardin un homme inconnu qui enjambait précipitamment les plates-bandes, en se dirigeant vers la porte qui s'ouvrait sur la rue.

Nous habitons une villa dont les fenêtres donnaient sur un grand jardin.

Le jardinier n'avait pas réussi à voir le visage de cet homme : mais il avait eu le temps de remarquer qu'il était maigre, qu'il portait une longue souquenille et un chapeau de paille.

« L'accoutrement du baron ! » me dis-je en moi-même.

Le jardinier n'avait pu atteindre cet individu, parce qu'au même instant on l'envoya chez le médecin.

Je me rendis aussitôt auprès de ma mère. Je la trouvai dans son lit, la ligure plus blanche que les oreillers sur lesquels reposait sa tête.

Elle me reconnut, me sourit faiblement et me tendit la main. Je m'assis auprès d'elle et me mis à l'interroger.

Elle refusa d'abord de répondre, puis Unit par m'avouer qu'elle venait de voir quelque chose de terrible qui l'avait effrayée.

« Quelqu'un est-il entré chez toi ? demandai-je.

— Non, non, personne, répondit-elle vivement... personne n'est venu... mais il m'a semblé... j'ai cru voir un fantôme... »



Elle se tut et cacha son visage dans ses mains. J'avais envie de lui répéter ce que je venais d'apprendre du jardinier et de lui parler de ma rencontre avec le baron : mais je ne sais pourquoi les paroles expirèrent sur mes lèvres.

Je me contentai d'assurer à ma mère que les fantômes ne se montraient pas en plein jour.

« Laisse ce sujet, murmura-t-elle, je t'en prie... laisse cela... ne me tourmente pas aujourd'hui... Le jour viendra où tu sauras tout. »

Elle se tut de nouveau. Ses mains étaient froides, son pouls battait vile et irrégulièrement. Je lui donnai une cuillerée de sa potion, et je m'éloignai de son lit pour ne pas l'agiter.

Elle ne se leva pas de tout le reste de

la journée. Elle restait immobile, couchée sur le dos, poussant à de rares intervalles des soupirs profonds, en ouvrant craintivement les paupières.

Dans la maison, tout le monde était plein de perplexité.

## VIII

Pendant la nuit, ma mère fut prise d'un léger accès de lièvre, et elle me congédia de sa chambre.

Je ne rentrai pas dans mon appartement : mais je m'étendis sur un divan dans une pièce contiguë à celle de la malade. Tous les quarts d'heure je me relevais, je m'approchais de la porte sur la pointe des pieds et j'écoutais...

Tout était tranquille : mais ma mère ne

put fermer les yeux de toute la nuit.

Lorsque, le lendemain, j'entrai chez elle, de grand matin, je la trouvai les joues enflammées et les yeux brillant d'un lustre qui n'était pas naturel. Pendant le jour elle se sentit un peu mieux : vers le soir, la température de son corps s'éleva.

Jusque-là, elle avait gardé un silence obstiné, et voici que tout à coup elle se mit à parler d'une voix précipitée et haletante. Elle ne délirait pas : ses paroles avaient un sens, quoique manquant de suite.

Je restai assis auprès d'elle. Un peu avant minuit elle se redressa tout à coup, dans son lit, d'un mouvement convulsif, et se mit à raconter... de la même voix haletante, buvant sans cesse de l'eau à petites gorgées, agitant faiblement les deux mains, et sans me regarder une seule fois...

Par moments, elle s'arrêtait, faisait un effort et reprenait son récit...

Toute cette scène était si étrange qu'on eût dit qu'elle parlait dans un rêve, qu'elle-même était absente, et qu'un autre être s'exprimait par sa bouche ou lui suggérait ses paroles.

## IX

... Écoute ce que j'ai à te raconter, dit-elle en commençant : — tu n'es plus un enfant, tu dois tout savoir.

J'avais une amie intime... Elle épousa un homme qu'elle aimait de tout son cœur — et elle fut très heureuse avec son mari.

La première année de leur mariage, ils partirent pour la capitale pour y passer quelques semaines et s'amuser. Ils descen-

dirent dans un hôtel réputé et fréquentèrent le monde et les théâtres.

Mon amie était très jolie : tout le monde la remarquait : les jeunes gens lui faisaient une cour acharnée, mais il y avait surtout un... officier, qui la poursuivait... partout où elle allait, elle rencontrait ses méchants yeux noirs. Il ne lui fut pas présenté et ne lui adressa jamais la parole sans la regarder effrontément et d'un air singulier.

Cette obsession empoisonna pour mon amie tous les plaisirs de son séjour dans la capitale : elle supplia son mari de l'emmener, et ils commencèrent leurs préparatifs de départ.

Un soir son mari se rendit à son cercle, où il était invité à une partie de cartes par les officiers du régiment dont le persécuteur de mon amie était membre. Pour la première

fois mon amie resta seule à l'hôtel. Son mari tardant à rentrer, elle congédia sa femme de chambre et se coucha...

Tout à coup elle devint toute froide d'épouvante et se mit à frissonner. Elle avait entendu un bruit léger derrière le mur. On aurait dit un chien qui grattait. Elle examina le mur.

Dans un coin, une lampe brûlait devant les saintes images : toute la chambre était tendue d'étoile. Soudain, à l'endroit d'où venait le bruit, un panneau remua, se leva, s'ouvrit... et cet homme terrible, aux yeux noirs et mauvais, sortit du mur, sombre et démesurément long.

Elle voulut crier, mais pas un son ne jaillit de son gosier. Elle se sentait défaillir de terreur.

L'homme s'avança d'un pas précipité,

comme une bête fauve : il jeta sur la tête de mou amie quelque chose de blanc et de lourd qui l'étouffait... Et après ?... Ce qui suivit je ne me le rappelle plus... Non, je ne me le rappelle pas !...

Après ce fut la mort, pire que la mort ! ... Lorsqu'enfin cet horrible brouillard se dissipa, quand je... quand mon amie revint à elle, il n'y avait plus personne dans la chambre.

De nouveau elle resta longtemps sans avoir la force d'articuler un son : à la longue, elle réussit à crier au secours... Puis, de nouveau, tout devint confus...

Plus tard, quand elle reprit ses sens, elle aperçut son mari, qu'on avait retenu au cercle jusqu'à deux heures... son visage était bouleversé : il voulut questionner sa femme, mais n'obtint aucune réponse. À la suite de

ces événements, elle tomba dangereusement malade.

Cependant, si j'ai bonne mémoire, dès qu'elle se trouva seule, elle se mit à inspecter les murs de sa chambre. Sous la tenture d'étoffe, elle découvrit une porte secrète, et s'aperçut tout à coup qu'elle n'avait plus au doigt sa bague de fiançailles.

Cette bague était très originale : elle était ornée de sept étoiles d'or alternant avec sept étoiles d'argent : c'était un bijou de famille.

Le mari de mon amie lui demanda ce qu'elle avait fait de cette bague, elle ne sut que lui répondre. Il supposa qu'elle l'avait égarée et la chercha partout infructueusement. Il fut pris d'un désir inquiet de retourner chez lui, et dès que le médecin permit à la malade de partir, ils quittèrent la capitale.



Figure-toi que le jour même de leur départ, ils rencontrèrent un brancard sur lequel était étendu un homme dont le crâne était fracassé, et... cet homme, c'était l'hôte de malheur, aux yeux mauvais... Il avait été tué dans une querelle, à la table de jeu !

Mon amie partit pour la campagne et devint mère pour la première fois... Elle vécut encore plusieurs années avec son mari. Il ne soupçonna jamais rien : et qu'aurait-elle pu avouer ? Elle-même l'ignorait.

Cependant leur bonheur avait été brisé pour toujours. Leur vie devint sombre, et le nuage qui pesait sur eux ne se dissipa jamais. Ils n'eurent pas d'autre enfant..., et ce fils unique...

Ma mère tressaillit de tous ses membres et se couvrit le visage de ses mains.

— Oh ! maintenant, dis-moi, continua-t-elle avec une énergie redoublée, mon amie est-elle coupable en quoi que ce soit ? Que peut-elle avoir à se reprocher ?... Elle a été humiliée, il est vrai, mais n'a-t-elle pas le droit de déclarer, devant Dieu même, que le châtement qui l'avait frappée était immérité ? Pourquoi faut-il donc qu'elle voie de nouveau son passé dans cette affreuse vision, après tant d'années, comme une criminelle que rongent les remords ? Macbeth avait tué Banquo, il était naturel qu'il vit des fantômes... mais moi ?

Ici le récit de ma mère devint si confus que je ne pus pas en suivre plus longtemps le fil. Il devint évident qu'elle délirait.

## X

On comprendra sans peine quelle im-

pression poignante le récit de ma mère produisit sur moi.

J'avais tout de suite deviné qu'il s'agissait de ma mère et non de son amie : sa méprise en parlant à la première personne ne fit que confirmer mes suppositions.

C'était donc bien mon père que j'avais découvert dans mes songes, et que j'avais vu en chair et en os ce matin-là.

Évidemment il n'avait pas été tué, mais seulement blessé dans cette rixe. Muni de mes indications, il s'était introduit dans la maison de ma mère et s'était enfui, effrayé par le saisissement de sa victime. Subitement, toute notre existence devint claire pour moi : je compris le sentiment de répulsion involontaire que ma mère ressentait parfois à mon égard, et sa tristesse habituelle et l'isolement dans lequel nous vivions.

Après ses révélations la tête me tourna : je me rappelle que je la saisis entre mes deux mains, comme pour la maintenir à sa place. Une seule idée s'y était enfoncée comme un clou : retrouver cet homme, coûte que coûte !

Pourquoi ? dans quel but ? Je ne me le demandais même pas, mais je voulais le retrouver... le découvrir était devenu pour moi une question de vie ou de mort.

Le lendemain matin, ma mère devint plus calme, la fièvre disparut, et elle put s'endormir.

Après l'avoir recommandée au propriétaire de notre villa, je la laissai aux soins des domestiques et je commençai mes recherches.

## XI

Je me dirigeai tout d'abord vers le café ou j'avais rencontré le baron la veille. Personne ne le connaissait, on ne l'avait même pas remarqué, il n'avait fait qu'entrer en passant. Il est vrai qu'on n'avait pas oublié le nègre dont le visage noir sautait aux yeux, mais personne ne savait d'où il venait ni où il demeurait.

Je donnai à toute éventualité mon adresse, et je me mis à battre les rues, les boulevards, les quais, les alentours, du port : je regardai dans tous les établissements publics sans découvrir la moindre trace du baron et de son noir compagnon.

Après avoir erré de la sorte jusqu'à l'heure du dîner, je rentrai exténué. Ma mère s'était levée : il se mêlait à sa tristesse habituelle quelque chose de nouveau, un air de

perplexité douloureuse, dont la vue me fendait le cœur comme un couteau.

Je passai la soirée auprès d'elle : elle fit une patience, et je regardai ses cartes sans mot dire. Elle ne lit aucune allusion à son récit, ni à ce qui s'était passé la veille. On eût dit qu'il avait été tacitement convenu entre nous que rien ne devait évoquer le souvenir de ces événements étranges et pénibles. Elle avait l'air de se reprocher son aveu involontaire : peut-être aussi ne se rappelait-elle pas bien exactement ce qu'elle avait dit dans le délire de la fièvre, et elle comptait que je l'épargnerais.

En effet, je mis tous mes soins à l'épargner, et elle le sentit parfaitement. Comme la veille, elle évita de rencontrer mon regard.

De toute la nuit, je ne pus former l'œil.

Soudain une tempête terrible se leva.

Le vent hurlait et se déchaînait violemment : les carreaux des vitres vibraient et tremblaient, des gémissements et des cris désespérés remplissaient les airs : on eût dit que la voûte des cieux volait en éclats avec des lamentations déchirantes au-dessus des maisons ébranlées.

Un peu avant le lever du jour, je tombai dans un demi-sommeil... je crus tout à coup voir quelqu'un entrer dans ma chambre et je m'entendis appeler d'une voix douce et ferme. Je soulevai la tête pour regarder autour de moi, mais je ne vis personne.

Chose étrange ! Non seulement je ne fus pas effrayé, mais j'éprouvai un sentiment de satisfaction : j'avais acquis tout a coup la certitude que, cette fois, j'atteindrais mon but.

Je passai à la hâte mes vêtements, et je

sortis de là maison.

## XII

La tempête s'était calmée, bien que ses dernières convulsions fussent encore sensibles.

Il était grand matin : les rues étaient désertes : en plusieurs endroits gisaient des débris de cheminées, des tuiles, des planches, des clôtures renversées, des branches d'arbres cassées... « Quel drame a dû se passer cette nuit sur la mer ! » me dis-je à la vue des vestiges laissés par la tempête.

J'aurais voulu me rendre au port, mais mes jambes obéissant, à ce qu'il me semblait, à une impulsion toute-puissante, m'entraînèrent dans une autre direction.



En moins d'un quart d'heure je me trouvai dans une partie de la ville que je n'avais pas encore visitée.

Je marchais lentement, pas à pas, sans arrêt, le cœur en proie à une sensation étrange, et dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel, avec la conviction que cette chose arriverait bientôt.

## XIII

En effet, cette chose extraordinaire, surnaturelle eut lieu.

Tout à coup, à vingt pas devant moi, je vis le nègre qui s'était approché du baron en ma présence, au café. Drapé dans le manteau que j'avais déjà remarqué, il avait l'air de surgir du sol, et, me tournant le dos, il suivait à pas précipités le trottoir exigü

d'une ruelle tortueuse.

Je m'élançai à sa poursuite, mais lui i, sans se retourner, accéléra sa marche : soudain, il s'effaça derrière l'angle d'une maison en saillie.

Je courus à cette place, je contournai la maison. Oh ! miracle ! devant moi s'étendait une rue étroite, absolument déserte. La brume du matin l'enveloppait d'un voile de plomb, mais mon regard perça cette obscurité et parcourut toute la rue. J'aurais pu compter toutes les maisons... Mais je n'aperçus pas un seul être vivant.

Le grand nègre, enveloppé dans son manteau, avait disparu aussi inopinément qu'il avait surgi.

J'en fus surpris : pourtant mon étonnement ne dura qu'un instant.

Une autre pensée me dominait : cette rue qui s'étendait devant mes yeux, je la reconnaissais. Je l'avais vue dans mon rêve !

Je frissonne, je me fais tout petit... l'air du matin est si frais ! et, sans hésiter, avec une assurance pleine de terreur, je suis mon chemin...

Je cherche des yeux... la voilà, à droite, faisant saillie sur le trottoir : la voilà, cette maison que j'ai vue en rêve : voici la vieille porte cochère avec des tas de pierres des deux côtés...

Il est vrai que les fenêtres ne sont pas rondes, mais quadrangulaires... Ce détail est insignifiant d'ailleurs.

Je frappe à la porte : je frappe deux, trois coups plus fort, toujours plus fort...

La porte s'ouvre lentement avec un

grincement comme si elle bâillait, et je me trouve en face d'une jeune servante à la tête ébouriffée, dont les yeux sont encore endormis. Il était facile de voir qu'elle venait de s'éveiller.

— C'est ici que demeure M. le baron ? ... demandai-je en jetant un coup d'œil furtif sur la cour étroite et profonde.

Elle est telle que je l'ai vue dans mon rêve : rien n'y manque, ni les poutres, ni les planches...

— Il n'y a pas de baron ici, me répondit la jeune fille.

— Comment, il n'y a pas de baron ? c'est impossible.

— Il n'est plus ici, il est parti hier.

— Où est-il allé ?

— En Amérique.

— En Amérique ! répétais-je involontairement : mais il doit revenir ?

La servante me regarda d'un air soupçonneux.

— Nous n'en savons rien... Peut-être ne reviendra-t-il pas.

— Est-il resté longtemps ici ?

— Une semaine environ... Il vient de partir...

— Comment l'appelle-t-on ce baron ?

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Vous ne savez pas son nom ? Nous, nous l'appelions tout bonnement baron. Eh ! Pierre ! cria-t-elle en voyant que j'avais envie de pénétrer dans la cour, voici un étranger qui fait trop de questions.

Un robuste gaillard, mal bâti, sortit de la maison.

— Qu'est qu'il y a ? Que vous faut-il ? demanda-t-il d'une voix enrouée : et, après avoir écouté avec colère, il me répéta ce que la jeune tille venait de me dire.

— Mais qui habite cette maison ?

— Notre patron.

— Qui est votre patron ?

— Un menuisier. Il n'y a que des menuisiers dans notre rue.

— Est-ce que je peux le voir ?

— Il dort encore.

— Et me permettez-vous d'entrer dans la maison ?

— Non...

— Plus tard, pourrai-je le voir votre patron ?

— Pourquoi pas ?... On peut toujours le voir... c'est un marchand... maintenant vous pouvez vous en aller... c'est à peine s'il fait jour.

— Et le nègre ? demandai-je à brûle-pourpoint.

L'ouvrier, stupéfait, me regarda d'abord, la servante ensuite.

— Quel nègre ?... dit-il enfin. Allez-vous-en, monsieur... Vous reviendrez une autre fois : vous pourrez parler au patron.

Je descendis dans la rue. La porte cochère se referma sur moi avec fracas, lourdement et vite, mais cette fois sans grincer.

Je pris note de la rue et de la maison, et je m'éloignai, sans toutefois rentrer chez

moi.

J'éprouvai une sorte de désenchantement. Tout ce qui m'était arrivé me semblait si étrange, si extraordinaire... et tout cela s'était terminé si platement.

J'étais persuadé, certain, que je devais trouver dans cette maison la chambre que je connaissais déjà, et dans cette chambre mon père, le baron vêtu de sa robe de chambre et sa pipe à la bouche... Et à la place je découvre que le propriétaire de cette maison est un menuisier, chez qui l'on peut aller à toute heure... et à qui l'on peut commander des meubles.

Et mon père est reparti pour l'Amérique ! Que me reste-t-il à faire maintenant ? ... Raconter toute cette aventure à ma mère, ou enterrer pour toujours jusqu'au souvenir de cette rencontre ?



Je ne pouvais prendre mon parti de voir cette aventure surnaturelle et mystérieuse conduite à un dénouement aussi ordinaire et aussi plat.

Je ne pus me décider à rentrer, et je me mis à marcher, droit devant moi, sans savoir où : j'arrivai ainsi hors de la ville.

## XIV

Je marchais tête baissée, sans penser, presque dépourvu de sensation, tout absorbé en moi-même.

Un bruit égal, sourd et furieux, me tira de cet engourdissement. Je relevai la tête : à cinquante pas de moi la mer grondait et mugissait. Je m'aperçus que je marchais dans le sable de la dune.

La mer, soulevée par la tempête de la

nuit, se couvrait jusqu'à l'horizon de crêtes blanches. Les cimes aiguës des hautes lames venaient l'une après l'autre se briser sur la rive plate. Je m'approchai du bord et me mis à suivre la ligne en relief que le flux et le reflux avaient laissée sur le sable jaune et rayé, parsemé de plantes marines ductiles, de fragments de coquillages et de touffes serpentine de laîche.

Les mouettes, aux ailes effilées, venaient avec le vent du vaste désert aérien, s'élevaient en poussant des cris plaintifs, blanches comme la neige, pour retomber d'aplomb dans l'eau : elles semblaient bondir d'une vague à l'autre, surnageaient comme des étincelles d'argent ou disparaissaient dans des montagnes d'écume bouillonnante. Je remarquai que plusieurs de ces oiseaux tournoyaient autour d'une grosse pierre, le seul objet qui se détachât vigoureusement

sur la plage monotone.

Une plante de laïche s'étalait en touffes inégales d'un côté de cette pierre, et à l'endroit où ses tiges enchevêtrées sortaient du sable salin, j'aperçus une masse noire, de forme allongée et bombée. Je me mis à la considérer attentivement. C'était un objet sinistre... il restait immobile... À mesure que je m'en approchais, je commençais à distinguer plus nettement ce que ce pouvait être : et, lorsque j'arrivai à une trentaine de pas de la pierre, je reconnus distinctement des formes humaines. « C'est un cadavre, pensai-je, un noyé rejeté par la mer. »

Je vins tout près de la pierre.

Ce corps était celui du baron, de mon père. Je restai cloué à la même place.

Je compris que depuis le matin j'étais guidé par des puissances mystérieuses :

j'étais en leur pouvoir : j'ignore combien de temps je passai ainsi, n'entendant que le grondement incessant de la mer, et l'âme saisie d'épouvante en présence du fatum qui me possédait.

## XV

Le noyé était couché sur le dos, légèrement incliné de côté, la tête posée sur la main gauche : son bras droit était replié sous son corps. Les extrémités de ses pieds, chaussés de hautes bottes de matelot, étaient enfoncées dans la vase gluante. Il était vêtu d'un court veston bleu, tout imbibé de sel marin, et boutonné jusqu'au col : un cache-nez rouge enlaçait étroitement son cou.

Son visage basané, tourné vers le ciel, semblait sourire : sa lèvre supérieure re-

troussée laissait voir de petites dents serrées, ses prunelles vitreuses se confondaient presque avec le blanc terne de ses yeux : ses cheveux, remplis de bulles d'écume et de sable, flottaient en arrière sur le sol et découvraient son front que traversait une balafre violacée : son nez mince s'accusait par un trait accentué et blanchâtre entre les joues déprimées.

La tempête de la nuit avait accompli son œuvre ! Le baron ne reverrait pas l'Amérique. Cet homme qui avait outragé ma mère et flétri sa vie. — mon père, — oui ! mon père — je n'en pouvais plus douter — gisait sans force, dans la fange, à mes pieds...

Je ressentais tout ensemble un sentiment de vengeance satisfaite, de pitié, d'aversion et de terreur... de terreur surtout : la terreur que m'inspirait ce spectacle et la pensée de ce qui venait de s'accom-

plir...

Ces accès mystérieux de méchanceté, ces désirs criminels dont j'ai déjà parlé, se réveillaient, tout à coup en moi et m'étouffaient. — Ah ! pensais-je, maintenant je comprends pourquoi je suis ainsi... c'est le sang qui parle...

Je restais toujours immobile auprès du cadavre, je le contemplais et j'attendais : — Qui sait si ces prunelles éteintes ne se ranimeront point, si ces lèvres engourdis ne vont pas remuer ? Non ! il ne bougera plus. À l'endroit où les brisants l'ont jeté, la laîche elle-même semble fanée : les mouettes se sont envolées, — et je ne vois flotter nulle part ni débris, ni planches, ni agrès déchirés.

Partout le désert... et rien que lui et moi au bord de l'Océan où monte la marée... Derrière moi, encore le désert, et à l'horizon

une chaîne de collines mornes... voilà tout.

Je ne pouvais me résoudre à laisser ce malheureux dans cette solitude, enfoncé dans la vase, livré en pâture aux poissons et aux oiseaux : une voix intérieure m'ordonnait d'aller chercher des hommes pour leur faire ramener ce corps parmi les vivants... Mais une frayeur insurmontable s'empara tout à coup de moi.

J'eus le sentiment que cet homme mort savait que j'étais là, que lui-même avait ménagé cette rencontre : je crus même l'entendre marmotter, de cette voix sourde que je lui connaissais, des mots inintelligibles...

Je reculai pour le regarder de nouveau. Quelque chose de brillant fascina mon regard : c'était la bague d'or sur la main gauche du cadavre, et je reconnus la bague de fiançailles de ma mère.

Je me rappellerai toujours comment j'ai vaincu ma répugnance : je suis revenu sur mes pas, je me suis penché sur ce corps... Je sens encore l'attouchement visqueux de ses doigts rigides... je me souviens de la fureur avec laquelle, clignant des yeux, grinçant des dents, j'arrachai la bague qui résistait... enfin elle céda... et je m'enfuis, comme un coupable, sans retourner la tête, avec le sentiment que quelqu'un est là, derrière moi, il me poursuit, il m'atteint, il m'arrête...

## XVI

Il paraît que tout ce que j'avais senti et souffert était écrit sur mon visage quand je rentrai à la maison.

J'allai droit à la chambre de ma mère : en me voyant, elle se redressa d'un bond, et me regarda avec une telle insistance, que je



finis après un instant d'hésitation par lui présenter la bague, sans dire un mot.

Son visage se couvrit d'une pâleur livide : ses yeux s'ouvrirent démesurément et devinrent aussi ternes que ceux du noyé. Elle saisit la bague, chancela, tomba sur mon sein où elle resta rigide, la tête rejetée en arrière, fixant sur moi ses grands yeux hagards.

J'entourai sa taille de mes doux bras et, sans bouger de cette place, je lui racontai d'une voix lente et douce tout ce qui s'était passé, sans omettre aucun détail : le songe, la rencontre... Enfin, je lui dis tout.

Elle écouta mon récit jusqu'à la fin sans m'interrompre par aucune exclamation, seulement sa poitrine se soulevait de plus en plus fort, son regard se ranima et ses paupières s'abaissèrent doucement. Puis elle

passa la bague à son doigt annulaire, et se dégageant de mon étreinte elle se mit à chercher sa mantille et son chapeau.

Je lui demandai où elle voulait aller. Elle leva sur moi un regard étonné et voulut répondre, mais sa voix la trahit.

Elle tressaillit à plusieurs reprises, se frotta les mains, comme pour les réchauffer, et dit enfin :

— Allons vite !

— Où, ma mère !

— Là où il est... je veux le voir, je veux me convaincre... je le reconnaîtrai...

Je tâchai de la dissuader, mais elle fut sur le point d'avoir une attaque de nerfs. Je compris que toute résistance était inutile, et nous partîmes.

## XVII

Me voici de nouveau sur la dune — cette fois je ne suis plus seul, je donne le bras à ma mère.

La mer s'est retirée là-bas, tout au loin : elle est plus calme, mais elle a le même grondement sinistre et de mauvais augure.

Enfin j'aperçois la pierre solitaire et la plante de laîche. Je regarde attentivement pour distinguer cette masse sombre qui était à côté... Je ne vois plus rien.

Nous nous rapprochons de la pierre et, involontairement, je ralentis le pas. Où peut être le corps sinistre et déjà raide ? Je ne vois que les tiges de la laîche qui font une tache noire sur le sable déjà sec.

Nous voici enfin tout près de la pierre. Le cadavre a disparu, et à l'endroit où il se

trouvait, il ne reste qu'un creux où l'on peut distinguer l'empreinte des bras et des jambes...

La laïche a été froissée et l'on peut reconnaître les traces de la plante des pieds d'un homme : les pas sont marqués dans le sable et se perdent dans la direction des montagnes silencieuses.

Ma mère et moi nous échangeons un regard, et tous les deux nous avons peur de ce que nous venons de lire mutuellement sur nos visages :

Se serait-il relevé et serait-il parti ?

— Tu es sûr qu'il était mort ? me demanda-t-elle à voix basse.

Je n'ai pas la force de répondre autrement que par un signe affirmatif de la tête. Il n'y avait pas trois heures que j'avais vu le ca-

davre du baron... Quelqu'un était venu qui l'avait emporté...

Je résolus de découvrir qui ce pouvait être. Mais il fallait avant tout m'occuper de ma mère.

## XVIII

Pendant que nous nous rendions vers le lieu du sinistre, la fièvre l'avait soutenue : mais la disparition du cadavre lu frappa comme un malheur irrémédiable. Elle fut prise de spasmes, et je craignis pour sa raison.

J'eus toutes les peines du monde à la ramener à la maison : je la fis mettre au lit et j'appelai le médecin. En revenant à elle, son premier soin fut d'exiger que je partisse sur-le-champ à la recherche « de cet homme ».

Je lui obéis : mais tous mes efforts restèrent infructueux. Je m'adressai plusieurs fois à la police : je parcourus tous les villages voisins, je fis insérer des annonces dans les journaux, je pris force renseignements... Tout cela sans aucun résultat !

Un jour j'appris qu'on avait apporté un noyé dans un des villages riverains... Je m'y rendis en toute hâte : mais quand j'arrivai le corps était enterré. D'ailleurs, d'après son signalement, ce ne pouvait être celui du baron.

Je parvins à savoir sur quel vaisseau le baron s'était embarqué pour l'Amérique. On avait cru que ce bâtiment avait sombré dans la tempête : il paraît pourtant qu'on apprit quelques mois plus tard qu'il avait jeté l'ancre à New-York.

Ne sachant plus à qui m'adresser pour des informations, je me mis à la recherche

du nègre. Je lui offris par l'entremise des journaux une somme considérable s'il venait me voir. En effet, un jour, en mon absence, un nègre de haute taille, drapé dans un manteau, vint à la maison. Il questionna notre femme de chambre, puis il disparut, et personne ne l'a revu.

De cette manière toutes traces de mon père s'évanouirent dans de muettes ténèbres.

Nous ne parlions jamais de lui. Une seule fois ma mère exprima son étonnement de ce que je ne lui avais pas raconté plus tôt mon terrible songe, et elle ajouta : « C'était bien dur... » Elle n'acheva pas sa pensée.

Ma mère resta longtemps malade, et lorsqu'elle fut rétablie, nos relations ne furent pins ce qu'elles étaient auparavant.

Ma mère éprouvait en ma présence un

sentiment de gêne qui persista jusqu'à sa mort. Oui, une sorte de contrainte pesa sur nous et ce malheur était sans remède.

Tout s'oublie, le souvenir des événements les plus tragiques perd peu à peu de son acuité : mais si un sentiment de gêne se glisse entre deux personnes qui vivent dans une grande intimité, rien au monde ne saura le dissiper.

Je n'ai plus jamais revu le fantôme qui m'obsédait autrefois : je ne cherche plus mon père : cependant, encore maintenant, il me semble parfois, dans mes rêves, que j'entends des gémissements qui viennent de loin, des plaintes douloureuses et continues : elles résonnent derrière un mur haut, si haut, que je ne peux l'escalader : j'en sens le poids sur mon cœur, et je pleure les yeux fermés. — Il m'est impossible de comprendre si c'est un être vivant qui gémit ou si j'entends le rugis-



sement échevelé et sauvage de la mer déchaînée. Ce grondement se transforme, et de nouveau j'entends un grognement d'ours, ce marmottage de paroles inintelligibles, si connu... et je me réveille la terreur et l'angoisse dans l'âme.

**FIN**

Tourguenev.